

---

*Philologie et historiographie du Caucase chrétien*

## Philologie et historiographie du Caucase chrétien

Conférences de l'année 2013-2014

Jean-Pierre Mahé

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1682>

DOI : [10.4000/ashp.1682](https://doi.org/10.4000/ashp.1682)

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 27-31

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Jean-Pierre Mahé, « Philologie et historiographie du Caucase chrétien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 29 septembre 2015, consulté le 29 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1682>

---

## PHILOGIE ET HISTORIOGRAPHIE DU CAUCASE CHRÉTIEN

Directeur d'études : M. Jean-Pierre MAHÉ,  
membre de l'Institut

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Grégoire de Narek, Histoire de la Sainte Croix d'Aparank'*.  
— II. *Prostituées repenties et femmes travesties dans l'hagiographie géorgienne.*

I. Le contenu factuel de la chronique se réduit à un seul événement : la translation, en présence des rois Arcruni du Vaspurakan, pour le Vendredi saint de l'année 983, d'une précieuse staurothèque, offerte par l'empereur Basile II, au monastère d'Aparank', résidence de l'évêque Step'anos Abd el-Mseh, de la famille des princes de Mokk'. Toutefois les explications données par Grégoire sur les circonstances de cette donation impériale ont un grand intérêt historique.

Zap'ranik, le prince de Mokk' qui avait escorté la précieuse relique depuis Constantinople jusqu'à Aparank', était apparenté aux Bagratuni du Tarawn, spoliés, en 966, de leurs domaines ancestraux par la conquête byzantine. C'est pourquoi, il prit part, en même temps qu'eux, en 976, au soulèvement de Bardas Sklèros. Quand ce dernier fut vaincu, en 979, Zap'ranik et sa famille acceptèrent l'amnistie offerte par les empereurs. Devenu officier de la garde, Zap'ranik attira sur lui l'attention de Basile, grâce aux guérisons provoquées par les eulogies de la terre du tombeau de l'évêque Dawit', prédécesseur de Step'anos Abd el-Mseh. Recevant le titre de μαγκλαβίτης, il obtint de l'empereur lui-même le don d'une relique de la Sainte Croix au monastère de sa famille.

Il est frappant d'observer que Basile II, encore au début de son règne, toujours sous tutelle de son oncle et confronté au péril bulgare, songe à poursuivre, le moment venu, la reconquête de l'Est anatolien, et s'y prépare par une habile diplomatie. Trait caractéristique de la période, c'est une relique de la Sainte Croix qui sert d'amorce au rapprochement avec le royaume du Vaspurakan, par l'intermédiaire de la principauté de Mokk', contiguë au Tarawn annexé trente ans plus tôt.

Certes, aux époques antérieures, l'empereur Héraclius avait su faire de la reconquête de la Croix un argument de réconciliation entre Byzance et les chrétientés d'Orient, séparées par les débats christologiques du VI<sup>e</sup> siècle sur le concile du Chalcedoine. Un fragment authentique de *L'Histoire d'Héraclius et de la Sainte Croix*, œuvre aujourd'hui perdue, composée par l'évêque arménien Sebēos, atteste que Šahrvaraz, général du roi sassanide Khusrō II Abharwez, renversa son souverain avec l'aide de quatre armées byzantines commandées par des stratèges dont les noms sont, à coup sûr ou très probablement, arméniens : Gēorg, Dawit', Vahan et Smbat. C'est même précisément Dawit' qui, guidé par Šahrvaraz, aurait retrouvé la Sainte Croix en Perse, où elle avait été cachée. Le bois du salut aurait été ensuite remis à Héraclius, dans la ville de Mabbug / Hierapolis. L'Empereur aurait alors fait don d'échardes détachées du bois de la Croix à divers dynastes arméniens.

Les sources relatives au VII<sup>e</sup> siècle se divisent sur le sort ultérieur du saint Signe. Selon certains, comme Théophane, il aurait été gardé quelque temps à Constantinople, puis rapporté à Jérusalem. Selon d'autres, comme Nicéphore, c'est exactement l'inverse : la Croix, d'abord rapportée à Jérusalem, aurait été ensuite transférée à Constantinople, où le patriarche Sergios l'aurait déposée dans l'église de la Mère-de-Dieu des Blachernes, puis à Sainte-Sophie.

Quoi qu'il en soit, l'avènement de la dynastie macédonienne au IX<sup>e</sup> siècle marque un tournant : les reliques de la Passion du Christ sont désormais regroupées au Palais impérial, dans l'église du Phare, dédiée à la Mère-de-Dieu. La Sainte Lance et la Sainte Croix y sont depuis longtemps vénérées, quand on y rapporte, en 944, le mandylion d'Édesse. Plus encore, la reconquête de l'Orient favorise l'acquisition de nouvelles reliques, systématiquement regroupées à Constantinople, où elles deviennent les symboles de la restauration de l'Empire. Les reliques du Christ servent tout à la fois à remporter la victoire (« par ce Signe, tu vaincras »), à s'assurer la fidélité des alliés (à qui on offre des fragments) et à garantir la véracité des serments prêtés sur de tels témoins.

C'est dans ce contexte que s'inscrit la donation d'Aparank', comme un message à la fois politique et religieux. D'un côté, le prestige des sept reliques du Christ et de la Vierge (§ 60. 135) incluses dans la staurothèque, encourage l'ouverture dont l'Église du Vaspurakan fait preuve à l'égard de l'Église grecque. Confirmée par la diversité œcuménique des saints dont les restes sont vénérés à Aparank' (§ 112-113), la souplesse des rois Arcruni sur les débats christologiques contraste avec la rigidité hostile du catholicos Anania Mokac'i et du royaume d'Arménie bagratide. D'autre part, l'accueil que les rois Arcruni réserve à la donation impériale implique la reconnaissance d'une légitimité tutélaire de Byzance. N'oublions pas que Senekerim Yovhannēs, présent en 983 comme prince du Rštunik' (§ 120-121), devient plus tard le roi qui accepte en 1021 de céder son domaine à Byzance pour créer le katépanat d'Asprakania.

Apportée en l'an 983, la Sainte Croix fut d'abord déposée dans l'église du Saint-Précurseur (§ 103. 106. 125-126) avant d'être transférée dans l'église de la Mère-de-Dieu, encore en construction (§ 107). Combien de temps s'écoula entre la première et la seconde translation ? Sans doute plusieurs années, mais Grégoire ne nous dit rien de précis. La seule chose que nous sachions c'est que la seconde cérémonie eut lieu un jour de vendredi saint, ce qui avait probablement été le cas aussi pour la première : de cette façon le vendredi saint aurait été dès le début le jour fixé pour la fête de la relique (§ 127).

Il serait logique d'admettre que Grégoire a composé l'*Histoire de la sainte croix d'Aparank'* pour l'arrivée de la staurothèque en Arménie. La solennité du discours, commandé par l'évêque Step'anos Abd el-Mseh, principal bénéficiaire du don impérial, les éloges qu'il contient des empereurs Basile et Constantin, de la famille royale du Vaspurakan – les trois rois qui s'étaient déplacés pour la circonstance (§ 119-120) – portent à croire que le texte fut lu à haute voix devant l'assemblée. Pourtant, sans même parler de la longueur, le contenu révèle une certaine distance par rapport à l'événement.

Le plus étonnant est que Grégoire ignore une information essentielle. Il ne sait pas que le prince de Mokk', oncle de l'évêque Step'anos Abd el-Mseh, se nomme Zap'ranik, comme nous le savons par Step'anos Asolik (III, 27). Il prend pour un nom propre le

titre de μαγκλαβίτης, (§ 62). S'il avait été sur place au moment de l'arrivée de la Croix, il aurait nécessairement rencontré Zap'ranik, chargé d'escorter la relique, et aurait par là même entendu son nom. On est donc tenté d'en conclure que Grégoire a travaillé de loin, d'après les informations qu'on lui avait fournies sur les événements, les lieux, les bâtiments et les personnes : rien de ce qu'il en dit ne constitue un témoignage oculaire direct.

Plus encore, le discours tel que nous le lisons aujourd'hui ne peut pas avoir été rédigé en 983, à l'arrivée de la précieuse relique. En effet il fait allusion à des événements postérieurs. Par exemple, il décrit longuement (§ 70-102) l'église de la Mère-de-Dieu, comme si elle était achevée. D'autre part, le discours commence par l'éloge du règne de Basile et de Constantin, donnés pour vainqueurs des Bulgares (§ 4). C'était loin d'être le cas en 983. Les premiers succès ne vinrent pas avant 991-995 et la victoire définitive ne fut acquise qu'en 1014. Pour cette raison, Gabriel Awetikéan croyait qu'un premier texte, rédigé par Grégoire en 983, avait été amplifié après sa mort, survenue dans les premières années du XI<sup>e</sup> siècle. L'homogénéité du style exclut, à notre avis, l'hypothèse d'un remaniement par une main étrangère.

Les recherches les plus récentes laissent entrevoir une autre solution. L'un des moments les plus difficiles pour la communauté de Narek fut sans doute le décès du père fondateur, l'abbé Anania, au début des années 990. Jusqu'alors, bien que son génie poétique et théologique fût depuis longtemps confirmé, Grégoire s'était toujours effacé derrière son maître. Ses « Hymnes » et ses « Odes » pour les fêtes embellissaient la liturgie du monastère. Ses « Paroles à Dieu », qui devaient former plus tard le *Livre de Lamentation*, n'avaient guère franchi les limites de la communauté. Unique exception, le *Commentaire sur le Cantique* composé par Grégoire en 977, avait été largement diffusé sur ordre du roi Gurgēn Arcruni. C'était d'ailleurs une œuvre pédagogique, très différente des savants traités d'Anania et des autres écrits de Grégoire, dans un style simple et dépouillé, pour répondre, comme l'espérait le roi, à l'attente du public le moins instruit.

À la mort d'Anania, Yovhannēs, frère de Grégoire légèrement plus âgé que lui, devient abbé du monastère. Il estime que le temps est venu de mettre en valeur les écrits de son cadet. Le poète s'y oppose, prétendant que rien n'est achevé. Usant de son autorité, le nouvel abbé dirige lui-même l'entreprise. La tâche est double. D'un côté, il faut trier les ébauches existantes pour les répartir en trois grands ensembles : *Panegyriques*, *Hymnes et Odes*, *Livre de Lamentation*. De l'autre, il faut réviser les textes et, au besoin, en écrire de nouveaux, afin de renforcer la cohérence de chaque recueil.

Dans le Mémorial de son *Livre de Lamentation*, Grégoire évoque lui-même la construction, avec l'aide de son frère Yovhannēs, du « prodigieux édifice » (*hrašakert*) de son ouvrage, à partir des multiples rameaux qu'il a rédigés antérieurement. Le même procédé vaut aussi pour les autres recueils. Quant à ses panégyriques, le poète compte d'abord constituer un triptyque, où l'*Histoire de la Sainte Croix d'Aparank'* serait suivie de l'éloge de la Croix puis de celui de la Mère de Dieu (§ 142). S'y ajouteraient le Panégyrique des saints Apôtres et celui de saint Jacques de Nisibe, qu'il avait rédigés en d'autres circonstances.

En 983, qu'existait-il de ce triptyque ? Il est impossible de le savoir avec certitude. On pourrait aussi bien soutenir que les deux panégyriques de la Croix et de la

Mère de Dieu ont été rajoutés, vers 995, à une première rédaction de l'*Histoire de la Sainte Croix d'Aparank'*, qui fut ensuite amplifiée, ou au contraire, que seul l'éloge de la Croix est ancien. Il semble toutefois raisonnable de supposer qu'il a existé dès le début au moins une célébration de la donation impériale, ainsi que du mérite des personnes concernées : les empereurs, le grand μαγκλαβίτης, son bienheureux oncle Dawit', Step'anos Abd el-Mseh et les rois du Vaspurakan. Naturellement, ce texte ne comprenait pas d'allusions aux événements situés entre 983 et 995, ni de description des bâtiments encore en chantier. C'est peut-être au moment de la révision de l'œuvre que Grégoire et Yovhannēs décidèrent de joindre, au Panégyrique de la Croix, celui de la Mère de Dieu, dont l'église était enfin terminée.

II. « C'est à cause de la femme que le diable livre bataille aux serviteurs de Dieu », dit le moine Eugène à sa fille Marie. Voilà pourquoi toute présence féminine est en principe bannie du monastère. Mais l'Adversaire connaît plus d'un tour pour braver l'interdit. Tantôt une petite fille se fait passer pour un garçon afin de rester près de son père, devenu moine après son veuvage. Tantôt une jeune femme échappe à un mariage forcé en prenant l'aspect d'un eunuque.

Travestissements sans retour, où l'on est toujours en péril d'être démasqué ! Fuyant à deux reprises les pressantes assiduités de Justinien, la Patrice de Constantinople leur le flair des meilleurs limiers de la police impériale en renonçant à tout jamais à son rang, à son nom, et jusqu'à sa féminité. Garder le secret exige parfois l'héroïsme d'une sainte Marine, qui se laisse accuser de viol et endure sans souffler mot toutes les rigueurs d'une peine imméritée. La vérité n'éclate qu'après sa mort, à l'occasion de sa toilette funèbre.

Mais la femme peut aussi franchir la clôture monastique d'une façon purement immatérielle, grâce aux fantasmes masculins. « Les plus purs s'y penchent les pires, / Les plus durs sont les plus meurtris », a écrit le poète. Le saint évêque Nonnos cherche en vain, depuis tant d'années, à parer son âme de vertus dignes du Christ, son divin époux, et c'est une prostituée, Pélagie d'Antioche, qui lui donne, par les raffinements de sa toilette, l'image de la minutieuse ferveur qu'il sera toujours incapable d'attiser dans son cœur ! Zosime, recru de multiples ascèses, poursuit dans le désert l'ombre d'un maître insaisissable qui lui enseignerait des mortifications inédites, et c'est Marie l'Égyptienne, la courtisane repentie, qui lui révèle les grâces prodigieuses réservées à la repentance parfaite et à la maîtrise accomplie de l'âme et de la chair. Le lion qui aide le moine à ensevelir la sainte n'est autre que le feu dévorant de la concupiscence, le monstre du désir, désormais assagi, qui se met au service de celle qui l'a vaincu.

Comment qualifier de tels romans ? Rêves érotiques ou « histoires utiles à l'âme » ? La trame est fabuleuse, mais le cadre est réel. Loin des mégapoles corruptrices d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople, les moines du désert d'Égypte ou de Transjordanie comptent parmi eux de prodigieux « vieillards », dont la glorieuse légende s'amplifie chaque jour de nouveaux miracles. La guérison du corps n'est rien au prix de la cure des âmes, et le mérite de leur ascèse leur ouvre un compte illimité au trésor des miséricordes divines.

Séparément composés en grec, entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, en Égypte ou en Palestine, ces récits ont été regroupés, aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, dans une collection des *Vies des*

*saintes mères*, qui fut probablement traduite comme telle en géorgien. Elle comportait notamment les vies de Thaïs, Pélagie d'Antioche et Marie l'Égyptienne, célèbres prostituées repenties, ainsi que celle de Marine, qui se fit passer pour un homme. Les histoires de Jean le Nain et de sa nièce, du moine Abraham et de sa disciple Marie mettent en scène le dévouement des ascètes partis à la recherche de la brebis perdue.

Au noyau hagiographique grec se sont ajoutées d'autres œuvres portant la trace d'un substrat sémitique, comme les vies de la Vierge canonique, de la prostituée d'Alexandrie et d'Anastasie la Patrice, qui sont passées du grec en géorgien par un intermédiaire arabe.

Nana Mirachvili-Springer a publié la version géorgienne de ces textes d'après les deux témoins les plus anciens, les *Mravaltavi* (« Homiliaires ») de Parkhalî (x<sup>e</sup> s.) et de Saint-Sabas de Jérusalem (xi<sup>e</sup> s.), qu'elle a comparés à quatre autres manuscrits des xi<sup>e</sup>, xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. Une traduction française est donnée en regard ; un glossaire géorgien-grec éclaire utilement le vocabulaire. Chaque œuvre est accompagnée d'une précieuse notice textologique, qui montre l'intérêt spécifique des versions géorgiennes.

Celles-ci représentent généralement les rédactions les plus anciennes, telles qu'elles circulaient en Palestine avant l'arrivée des Arabes. Certaines œuvres, comme les histoires de Jean le Nain et de la prostituée d'Alexandrie, ou la version courte de la vie de Marine, sont encore très proches des *κειμενα*, c'est-à-dire des textes reçus, sommairement notés avant l'intervention des hagiographes. On assiste à leur transformation dans les versions longues. D'autres œuvres, comme Thaïs, Pélagie et Marie l'Égyptienne, apparaissent d'emblée comme des compositions littéraires très élaborées.

Le dossier géorgien de Marie l'Égyptienne comporte deux rédactions, celle, anonyme, des manuscrits de Parkhalî et de Saint-Sabas, et celle de Sophrone de Jérusalem. Le rédacteur anonyme est déjà un romancier fort habile, qui a su adapter la vie de saint Paul de Thèbes à une héroïne affublée d'un passé sulfureux, qu'elle confie à Zosime, un vieux moine blasé de l'ascèse, mais assoiffé de surnaturel, prêt à croire aux mirages les plus délirants. On admire comment Sophrone s'applique à moraliser cette fable extravagante et à lui apporter le soutien d'un imperturbable sérieux.

Message d'espoir aux pécheurs dépressifs qui aspirent à la repentance, ces récits ont connu un succès foudroyant de l'Égypte au Caucase et jusqu'à l'Occident latin. Rutebeuf et Villon en étaient nourris. L'intérêt des versions géorgiennes est de nous découvrir une couche rédactionnelle plus ancienne que la Vulgate grecque et d'offrir de précieux repères pour reconstituer la genèse du genre, depuis l'anecdote monastique jusqu'à la fiction la plus élaborée.